

Jean-Michel Maulpoix



Jean-Michel Maulpoix

La escritura es un leve malestar de la lengua y de la luz. Cada vez que cojo la pluma, nieva en la habitación con un cierto pesar.

No hay teclado para la palabra. Ni teclas blancas o negras, fieles y disponibles. Sólo la blancura que uno aparenta ocultar. El tiempo se mide de otro modo. No se disipa en el espacio como la música, sino que dibuja oscuras contorsiones sobre el papel. Ningún acceso a lo invisible permanece abierto mucho tiempo.

Los signos sólo se imprimen en la página espaciándose y casi huyendo de sí mismos. Avanzan sobre lo que se desvanece a medida que es descubierto. Huellas mezcladas por el silencio que cae del cielo sin interrupción.

La nieve pasa la página.

Mucho tiempo busqué en la lengua una sensación de nieve. Caminaba por ella a ciegas, más deseoso de música o del resplandor de las palabras que de su sentido. Esforzándome por despertar con la punta de la pluma la memoria de un tacto antiguo: placer de las primeras frases trazadas hace mucho tiempo en un cuaderno nuevo, o mano de mujer entre mis cabellos...

Eran apenas complacencias, un comercio de imágenes gratas y melancólicas, donde averiguaba ya un *consentimiento*, una especie de paz blanca, en la que hoy sé que reside el anhelo más querido del poema.

Ahora nieva cada vez más sobre el papel mientras escribo. Nieva hasta detener las frases como trineos bloqueados. La negrura de los signos al fin y al cabo suscita sólo eso: la cólera fría de la nieve.

Nieve: el tacto tácito de las palabras. (...)

Escribir: es además conducir el lenguaje hasta la extrema lentitud. Aprender de la nieve el murmullo de un paso más sereno. Cuando parece que en la propia lengua el peso de vivir se torna más profundo. Cuando cada frase señala el vacío de su huella.

Poema original

L'écriture est un léger malaise de la langue et de la lumière. Chaque fois que je reprends la plume, il neige dans la chambre, comme à regret./ Il n'est point de clavier pour la parole. Point de touches blanches ou noires, fidèles et disponibles. Il n'est rien que de la blancheur que l'on fait mine de recouvrir. Le temps est autrement compté. Il ne se dissipe pas dans l'espace comme la musique, mais fait sur le papier de sombres contorsions. Aucun accès à l'invisible ne s'ouvre pour longtemps./ Les signes sur la page ne s'impriment que de s'espacer et de presque se fuir. Ils avancent sur ce qui s'efface à mesure qu'on le découvre. Des traces brouillées par le silence qui tombe sans discontinuer du ciel. / La neige tourne la page./ Longtemps je m'en fus chercher dans la langue une sensation de neige. J'y marchais en aveugle, davantage désireux de la musique ou de l'éclat des mots que de leur sens. M'efforçant d'éveiller du bout de la plume la mémoire d'un ancien toucher: plaisir des premières phrases tracées il y a très longtemps sur un cahier tout neuf, ou main de femme dans mes cheveux.../ Ce n'étaient guère que complaisances, un commerce d'images douces et mélancoliques, mais où déjà se recherchait un *consentement*, une espèce de paix blanche dont je sais aujourd'hui qu'elle demeure du poème le vœu le plus cher./ Il neige à présent de plus en plus fort sur le papier lorsque j'écris. Il neige à en faire s'arrêter les phrases, comme des traîneaux bloqués. La noirceur des signes, après tout, ne suscite que cela: la colère froide de la neige./ Neige: le toucher tacite des mots. (...)/ Écrire: c'est encore conduire le langage jusqu'à l'extrême lenteur. Apprendre de la neige le murmure d'une allure plus calme. Lorsqu'il semble que dans la langue même le poids de vivre enfonce un peu. Lorsque chaque phrase marque le vide de son empreinte. (*Pas sur la neige*, Mercure de France, 2004).





Día tras día le vemos morir lentamente. Imaginamos que sus gestos son los últimos. Buscamos la muerte en sus ojos, en sus actitudes que apenas cambian, en sus lamentos, en sus frases incoherentes. Hablamos ya de él en pasado. Decimos “su vida”, o “era”. Aparte, cuchicheamos “cementerio” y “ceremonia”. El no puede oír. Duerme en su sillón frente a la ventana, con el mentón sobre el pecho, mimando la muerte que no llega.

Su inmovilidad sorprende a quienes entran en la habitación. Esta manera de dejar pasar las horas, de permanecer cuerdo y tranquilo, de no desear ya nada, de mantenerse en el mundo sólo a través de la mirada, del pensamiento, de la red ínfima de imágenes amadas que se desgarran una a una en su corazón.

¿Qué pasa por su cabeza durante el día cuando dormita o por la noche cuando sueña? ¿Recuerda algo? ¿Se recuerda?

(Traducciones de Ángela Serna)

Poema original

Jour après jour, on le voit doucement mourir. On imagine que ses gestes sont les derniers. On cherche la mort dans ses yeux, ses attitudes qui ne varient plus guère, ses plaintes, ses phrases incohérentes. On parle déjà de lui au passé. On dit «sa vie», ou «il était». A l'écart, on chuchote «cimétière» et «cérémonie». Lui ne peut entendre. Il dort dans son fauteuil en face de la fenêtre, le menton contre la poitrine, mimant la mort qui ne vient pas./ Son immobilité surprend ceux qui entrent dans la chambre. Cette manière de laisser filer les heures, de rester sage et calme, de ne plus avoir le désir de rien, de ne tenir au monde que par le regard, la pensée, le réseau mince des images aimées qui se déchirent une à une dans son cœur./ Que se passe-t-il donc dans sa tête, le jour quand il somnole, ou la nuit quand il rêve. Se souvient-il de quelque chose? Ou de lui-même? (*Portraits d'un éphémère*, Mercure de France, 1990)